

## Il faut sauver le soldat Raison

Emmanuel Tourpe

*Série de sept articles parus sur le site du journal en ligne Profession Audio|Visuel entre le 7 juillet et le 3 novembre 2021.*

---

Pour citer un extrait de cette étude, merci de préciser les mentions suivantes : Emmanuel Tourpe, « Il faut sauver le soldat Raison », Profession Audio|Visuel, juillet-novembre 2021, <https://www.profession-audiovisuel.com/il-faut-sauver-le-soldat-raison/>

---

**Artistes, la mission est grande face à ce monde qui semble tout entier frappé de passion et de déraison : il faut sauver le soldat Raison. Et comment, puisque vous n'êtes pas philosophes ? Par l'imaginaire. C'est là que vous intervenez ! Car l'imaginaire nourrit la raison comme une source : il en est sa racine secrète. Voilà qui vous ouvre un vaste champ...**

### 1. Le sage chevauché

Ça rigole gras au château ce soir, autour de l'âtre immense où se consomment en langues de feu des bûches aussi hautes que des hommes. On se tape la cuisse, ça rit de toutes les dents qui restent et même les timides dames rougissent là-bas dans le fond. Le troubadour, ou peut-être le trouvère tout dépend où l'on est, vient de raconter à larges exagérations un fabliau si drôle qu'il connaîtra neuf versions à des époques différentes. Mais que donc nous amuse cette petite histoire, qui court tout au long du Moyen-Âge tant elle plaira : une

historiette, se dit alors un lai. Un lai d'amour courtois, mais enfin surtout une blague. On se régale de ce récit, on l'apprend par cœur, c'est le lai *du Sage chevauché*. Bouchez vos oreilles, en tous cas faites semblant, mes Dames, car on y raconte comment, et sous toutes les coutures, l'homme le plus intelligent de tous les temps, l'Einstein antique : Aristote, a perdu toute raison sous l'effet de l'amour.

Voici donc Aristote, sage parmi les sages, plus que de raison, l'homme même dont le nom seul veut dire que l'on pense et que l'on réfléchit. Le voici, tel qu'à côté de la cheminée dans cette grande pièce froide on pouvait l'entendre raconter. Aristote est en rage, Aristote est en guerre. Alexandre le Grand, son élève, Alexandre de Macédoine, à qui il a tout appris, est en train de se laisser mener par le bout du nez par une femme. Phyllis, trop belle, Phyllis, trop somptueuse, a mis dans son lit le roi des rois qui dans les délices de ces amours semble ne plus gouverner. Aristote admoneste, Aristote crie très fort : ne pas perdre la raison, garder la tête froide, mon Roi seule la sagesse sied à un monarque !

Le vieux maître est influent. L'amante est mise dehors, Alexandre l'éconduit, et tout aurait pu s'arrêter là. Ç'aurait été le triomphe de la raison, la gloire de la sagesse. Mais le troubadour commence à parler avec des airs mystérieux, il faut se rapprocher pour entendre la suite. Or donc Phyllis veut se venger.

Jour après jour, elle se promène de plus en plus dévêtue devant les appartements du vieux philosophe. Elle sait y faire de la hanche, campe très exactement sa gorge, et déroule sous chaque pas et dans chacun de ses mouvements une pluie de merveilles. Aristote fond d'heure en heure, des morceaux de lui-même se détachent lentement et peu à peu monte à la place une sorte de feu intérieur. Il la désire. Aristote la veut. Le vieux sage finit par se jeter aux genoux de la belle irrésistible, perdant toute mesure, presque vauté dans sa passion. La beauté a vaincu la raison.

Mais Phyllis n'a pas achevé sa vengeance et voir liquéfié de désir le maître impitoyable ne lui suffit pas. Et c'est ici que les rires augmentent car celle dont la splendeur a mis à terre toute la prudence d'Aristote veut encore autre chose : Aristote, si tu me veux, tu devras me laisser te mettre une selle et te chevaucher dans les jardins du roi. Une vraie selle et moi assise sur toi comme sur un mulet.

Le troubadour en rajoute dans les ajouts comiques, mimant le vieux à quatre pattes chevauché par son amante, humilié comme jamais. Et tout le monde rit, dans les jardins du roi comme dans la grande pièce du château, à imaginer le vieux penseur traité comme un âne de bât par une femme dont la passion lui a fait perdre toute raison.

Alexandre lui-même, qui voit la scène depuis sa tour, descend alors très amusé près du vieux maître encore sellé et tout crotté. Soudain Aristote se reprend, d'un coup le sage renaît et constate effaré jusqu'où sa passion l'avait amené. Il dit alors ces mots qu'on lui prête bien volontiers : « *La vérité, et je le dis, est que l'amour vainct tout, et que tout il vaincra tant que le monde durera* »...

Le lai d'Aristote, qui fit tant rire pendant des siècles, n'a pourtant rien d'une farce anodine ni d'un petit conte courtois navrant. Le penseur chevauché était bien plus qu'une fable graveleuse ou un éloge maladroit de l'amour. S'y annonçait de loin en loin quelque chose de bien plus grand et dont on allait mettre des siècles à comprendre la portée. Dans ce Moyen-Âge naissant, où les sciences expérimentales s'établissaient peu à peu, où les règles de la logique étaient découvertes, quelque chose de très profond était dit par ce fabliau – et pas seulement qu'on peut aimer à perdre la raison.

C'était une prophétie adressée à notre époque bien plus qu'un conte superficiel. Une prophétie qui sera relayée par Érasme à la Renaissance dans son *Éloge de la folie*. Une prophétie qui sera à nouveau formulée à la fin de la Seconde Guerre mondiale par Adorno dans sa *Dialectique de la raison*. Puis par Michel Foucault dans son *Histoire de la folie*. Plus près de nous, par le philosophe américain Justin E. H. Smith avec son best-seller : *Irrationality*. Le lai d'Aristote, l'*Éloge de la folie*, la *Dialectique négative*, l'*Histoire de la folie* et *Irrationality* disent tous quelque chose que nous avons failli oublier en voltairiens que nous sommes : la raison peut se perdre, elle a même pour destin de se retourner dans son propre contraire – comme le marquis de Sade qui surgit avec les Lumières et Juliette qui tutoie l'Encyclopédie.

Aujourd'hui que les réseaux sociaux, les lobbyings, les comportements sociétaux tout entiers semblent frappés de passions, de demi-raisons et d'une immense difficulté à retrouver le chemin d'une pensée commune – il est temps de se demander pourquoi la raison, immanquablement, est frappée de déraison. Et surtout comment la sauver, et comment redonner à la sagesse une force et une possibilité de nous sauver – avant que le tissu social ne soit complètement déchiré en convictions adverses.

Il faut sauver le soldat Raison ! Tel sera le thème de nos prochaines chroniques, avant et après les vacances... Oups : on me dit d'aller suspendre ma selle, il semble qu'elle manque à l'écurie...

## 2. Heureux les fous

Il y a une tradition russe très ancienne et hautement respectée : celle des « fols en Christ », ces mystiques extrêmement intelligents qui déguisaient la clarté de leur esprit dans une comédie parfaite où, pour se faire mépriser et mieux adhérer à leur Dieu humilié, ils mimaient la folie tout au long des jours. Donner dans le dingue, singer la déraison – faire l'éloge de la folie, cela même est un fruit de la raison. Toute société qui veut bien penser produit de la déraison, lui fait une place et même y voit un fruit savoureux.

Alors, pour donner la mesure de ce que je viens d'écrire, c'est un crime. Je viens en quelques lignes de tuer Michel Foucault et de dire, à peu près en sens inverse de son *Histoire de la folie*, qu'à celle-ci non seulement il est fait place dans une communauté qui se veut rationnelle, mais bien pire et bien plus intéressant : que la raison produit nécessairement, inéluctablement, invinciblement (je manque d'adverbes) son contraire et ne vit *que de son opposé*. Je peux citer pour ma défense et contre Foucault à la fois Hegel ou Adorno mais on va faire bien plus simple. Là, tout de suite. En quelques mots : toute pensée rationnelle vit de déraison. Mais – et c'est là ce que personne n'a vu – il y a *deux* folies autour de la raison. L'une bonne et l'autre non. Celle qui nourrit la raison et celle qui vient l'infecter comme une toxine.

La folie malheureuse, celle pour laquelle il ne faut avoir aucune estime mais qui est un fruit pourri de l'ignorance, c'est celle que combattent Aristote, Thomas d'Aquin et Voltaire : l'obscurantisme des imbéciles, l'immoralité des salauds. Folie de la raison théorique : complotismes, indigénisme, et tous les -ismes qui, sous prétexte de logiques faibles, substituent à la pensée la rage et l'illuminisme. Folie de la raison pratique : Sade, Daech, Pol-Pot et tout ce qui, par une perversion honteuse de la métaphysique des mœurs, renversent l'ordre du bien et du mal. Le philosophe contemporain Justin E. H. Smith en a fait la liste quasi exhaustive dans son best-seller *Irrationality* ; cet ouvrage est un

réquisitoire imparable contre cette déraison-là qui, comme un cancer, s'étend dans l'internet et sur les réseaux sociaux à coup de militantisme, de violence verbale et de rodomontades numériques.

La folie heureuse, celle qui donne un sol et un toit à la raison, c'est tout ce qui permet un vivre ensemble par un penser ensemble, avec la conviction nette que la vérité est toujours plus grande. Folie heureuse : la remise en cause permanente (en théorie des sciences, on appelle ça la révolution des paradigmes), l'association des forces communes qui dépasse l'individu, la confiance dans l'être qu'on appelle la foi, l'émerveillement.

Folie malheureuse : penser par « on » pense, se coucher devant la mode et la propagande, faire le mouton et bêler avec le troupeau. Folie heureuse : cette phrase sublime d'Hilaire de Poitiers, « *Nemo novit nisi invicem* », « *personne ne pense seul mais seulement s'il pense avec autrui* », qui peut se résumer à remplacer le « je pense » par « nous pensons donc nous sommes ».

Folie malheureuse : la défiance systématique, le contournement des faits, la perpétuelle recherche d'autre chose que l'évidence. C'est la mauvaise foi. Folie heureuse : la foi dans l'être, la confiance, celle-là qui mène par exemple les scientifiques à creuser toujours plus la constitution de la matière, à croire le monde organisé et soumis à des lois (il pourrait tout autant ne pas l'être). Il n'y a pas de raison heureuse sans la croyance certaine qu'il y a du vrai, du bien et du beau. Nous sommes des héritiers d'une tradition (Gadamer).

Folie malheureuse : celle de Robespierre, de Twitter, bref de la Terreur organisée, et de tous ceux qui croient que la connaissance peut être sans conscience. Les dingues qui sont persuadés qu'il est possible de penser sans aimer, de penser sans se convertir intérieurement, de penser sans discerner. Folie heureuse : ceux pour qui amour et vérité se rencontrent et qui font de tout débat, de toute discussion, un espace intime dans lequel ils se convertissent au point de vue d'autrui et cherchent la vérité telle qu'elle dépassera toujours nos limites.

Folie malheureuse : celle qui pense que tout est démontrable, que dans une équation on peut faire tenir le monde et mettre à genoux autrui – genre : si tu n'es pas d'accord avec mon commentaire Facebook, je te mets mon poing Godwin dans la tronche. Folie heureuse : celle qui reconstitue le faisceau des indices, tâtonne et ose, remet en cause et recommence, vise toujours plus haut, toujours plus vaste et le meilleur. Celle aussi qui sait que pour convaincre quelqu'un il faut frapper à la porte de son cœur avant de viser la tête et le raisonnement.

Toute raison vit de déraison. Encore faut-il que la folie soit douce, heureuse, qu'elle soit pour la pensée cette sainte absurdité qui met en branle et fournit l'énergie au véhicule de la pensée ; et non pas la crétinerie de ceux qui, mélangeant tout, font obstacle à la sagesse en mettant au cœur de tout l'impersonnalité du « on », la défiance systématique, le vrai sans bonté, ou la clôture de toute réflexion.

### 3. Cultiver les fantasmes

Voilà donc le constat établi, et il est violent : le penser-ensemble ne suffit plus à garantir le vivre-ensemble. L'idée que la raison suffit à nous rassembler ne fonctionne plus. Machin n'écoute plus trucmuche qui a pourtant de bons arguments, il ne pense qu'à avoir le dernier

mot sur le fil des commentaires Facebook et bardaf ! nous voilà partis dans de la haine et du ressentiment.

Mais alors, cela veut dire que les deux armes majeures classiques de tout débat sont désormais insuffisantes, déclassées comme l'ont été la bombarde ou le mousquet : la *logique* et la *rhétorique*, engins magnifiques qui ont trôné tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles au sommet de l'arsenal rationnel, sont désormais inefficaces. Il ne suffit plus de bien penser pour bien dialoguer. Ça ne marche plus. On le voit bien dans tous les débats sur les pro-pass et les anti-pass, les provax et les antivax : deux univers mentaux se créent, deux mondes parallèles, qui ne se rencontrent plus. Les arbitrages classiques des faits démontrés et d'une démonstration impeccable sont désuets et sans plus aucune autorité.

Mais alors comment sauver le soldat Raison ? Peut-on encore avoir un vivre-ensemble fondé sur une conviction commune ? Je pense que je viens de dire ici, au détour d'une petite chronique, ce qui va être la grande question des prochaines années – peut-être plus encore que celle des changements climatiques. Sans verser dans le « drama-queen », on peut assez sûrement se dire que nous sommes là exactement au cœur de la grande crise de société actuelle et celle qui est la plus redoutable de toutes.

Au risque d'étonner tout le monde, je vais poser là sur la table quelque chose d'inattendu. Une idée qui, d'ailleurs, nous concerne singulièrement, nous autres du milieu des médias et du spectacle. Une stratégie pour sauver le soldat Raison tout à fait singulière. Ma première recommandation pour créer à nouveau un vivre-ensemble fondé sur un penser-ensemble ne sera pas tirée d'un renouveau de la logique ni de la rhétorique seulement. Il faut – et c'est ici que les Romains s'empoignèrent – un *imaginaire commun*.

Voilà exactement où je voulais en venir. Ce n'est pas assez de rappeler les règles dans « *l'art de persuader d'Aristote à Beigbeder* » comme le titre un ouvrage récent. Redresser la rigueur du raisonnement est indispensable. Mais ça ne suffit jamais. La première porte de l'intelligence est celle du *cœur*. C'est là quelque chose que les philosophes ou les théologiens ont quelquefois pensé admirablement, mais sans en tirer toutes les conséquences, préférant à chaque fois isoler la raison de l'imagination. L'émotion, et plus précisément aussi tout ce qui relève de l'image, du beau, de l'esthétique, est en réalité le commencement et la racine de la pensée. Ce n'est qu'en cultivant un imaginaire commun, une « phantasia » qui nous rassemble, que l'on pourra curieusement sauver le soldat Raison. *Ce n'est pas la raison qui sauve la raison, mais l'imagination*. Et cela, c'est notre métier.

Aristote l'avait bien vu, pour qui l'art de persuader s'enracine d'abord dans l'art de savoir donner des images, des analogies, de bien raconter. Philippe Breton en fait l'essence de son livre admirable, que je recommande : *Convaincre sans manipuler. Apprendre à argumenter* ; la vraie démonstration repose d'abord sur la bonne manière d'amener des images.

Mais c'est sans doute le grand Tolkien qui, avec son ami C. S. Lewis, en a eu au XX<sup>e</sup> siècle naissant la plus profonde intuition : « *Il n'y a pas que les erreurs ou les fausses idées qui peuvent éloigner l'homme de la vérité ou lui faire écran. Il y a aussi les images perverties, l'imagination profanée, soit par le biais de la littérature, soit par celui du monde défiguré par l'industrialisation, l'invasion de la machine et d'une technique inhumaine* » (S. Caledcott, Tolkien. *Faërie*).

Voici subitement notre art à nous autres devenir une véritable *vocation* dans la crise de la raison que nous traversons : tout d'un coup, nous ne sommes plus des saltimbanques, des

amuseurs publics, des rêveurs ou des spécialistes du discernement – mais c'est à une tâche historique que nous sommes affectés. Films, spectacles, diffusion, production ne sont pas des activités économiques seulement, mais bien une œuvre de salut public. Le vivre-ensemble, que ne permet plus la seule pensée commune, repose désormais sur nos épaules. C'est aux spécialistes de l'imagination, du cœur et de l'émerveillement que revient la redoutable mission commando de sauver la société de son éclatement. Cela hausse considérablement notre compréhension de nous-mêmes et du sens de ce que nous faisons...

Voilà pourquoi nos petites chroniques sur la raison, dont on se demandait jusqu'ici ce qu'elles faisaient dans *Profession Audio|Visuel*, vont devenir dans les semaines qui viennent des réflexions précises sur l'imagination et sa bonne conduite – qui viendront compléter celles que nous avons faites sur la narration et l'art de bien dire les histoires.

Pour sauver le soldat Raison, il n'y a que la féerie qui vaille. Encore faut-il convenir de ce qu'elle veut dire. Comment marche l'apparition du beau ? Comment fonctionne l'imagination ? Sur notre route à venir, des penseurs un peu oubliés comme Bachelard, Sartre, Balthasar vont nous servir de jalons – pour mieux comprendre notre propre métier, maintenant que nous connaissons notre mission.

#### 4. Ma légende est plus vraie que votre Histoire

Croyez-moi, il y a une manière d'être plus intelligent qui rend davantage triste. Un art de voir les choses « objectivement », « selon les faits », « rationnellement », « abstraitement », où l'on gagne en science ce que l'on perd en magie. C'est le drame, mille fois raconté, de notre modernité et de nos Lumières où le monde, toujours mieux compris, est toujours plus désenchanté.

C'est très vrai pour une passion française, celle de l'Histoire : à force de réduire les récits aux faits démontrables, de monter en épingle la méthode « historico-critique », il ne reste plus de notre passé qu'une somme inanimée, documentaire et froide de la vie. Un cadavre de récit, une peau morte. Finies les légendes dorées, à bas les évangiles apocryphes, les chansons de geste et les grandes épopées. Arthur s'en est allé, Morgane a disparu, Merlin n'enchanter plus. L'imaginaire, qui tirait des événements leur part de rêve et en donnait la substance spirituelle, doit maintenant se taire devant l'Histoire glacée des faits dont plus rien ne rayonne et dont l'objectivité parfaite a la raideur d'un mort.

Résistance ! Vive les trouvères, et vive les troubadours ! Il faut suivre les pas de ceux qui, voici plus d'un siècle, ont compris la force de la légende et la puissance de l'imaginaire : Lewis Carroll bien sûr, mais aussi et surtout Tolkien et son ami C. S. Lewis. Ces deux-là, avec leur ami Charles Williams, prônaient au sein de leur mouvement des *Inklings* le pouvoir supérieur du récit fantastique sur toute démonstration historique ennuyeuse. Pourquoi croit-on que les Harry Potter et les Marvel l'emportent au box-office sur le « cinéma vérité » ? C'est que les *Inklings* avaient raison de réenchanter le monde par des légendes plus belles que les faits historiques.

Le philosophe allemand Wilhelm Dilthey (1833-1911) l'a découvert à la même époque que celle où *Le Seigneur des anneaux* était écrit : pour bien saisir un fait, il ne suffit pas de sciences qui se mettent au balcon du monde en « expliquant » les choses ; il faut aussi, et surtout, « comprendre » de l'intérieur et par l'esprit les événements du temps, les prendre avec soi et en soi sous forme de nourritures intérieures. Quand le Puy du Fou, voici quelques

années, a l'intuition d'un « parc légendaire » pour nous plonger dans l'histoire, c'est avec ce coup de génie que le récit inspirant vaut bien plus que la succession des faits. Chercher dans l'histoire telle qu'elle fut les figures des génies, des héros et des saints (Max Scheler), c'est cela raconter.

Quand on veut bien au moins faire place, à côté de l'histoire scientifique, au récit légendaire, c'est notre futur qui s'enrichit du passé où il trouve des racines spirituelles. Ce n'est pas mentir que raconter des âges d'or ; ce n'est pas tromper que rassembler autour de personnages inventés une multitude de vertus réelles et de courages dispersés ; ce n'est pas être dans le faux que dire la vérité autrement, à travers les images, les analogies, les embellissements ou les archétypes. Au contraire, Jung nous l'a appris, notre psychologie fonctionne à travers les symboles ; il n'y a de rapport au monde et à soi-même que par le récit. Un monde imaginaire est plus vrai qu'un monde documenté parce qu'il transfuse dans les esprits de notre temps le sang chaud d'un passé rêvé qui vient féconder les forces d'aujourd'hui. L'imagination au pouvoir ! La légende au sommet ! Car l'esprit sera toujours plus grand que les faits.

C'est là un enjeu majeur de notre siècle, dont les années apéritives ont déjà déçu, et spécialement de nos métiers audiovisuels. Le danger est immense de perdre toute magie quand règnent la technocratie, le transhumanisme, le primat de l'économie, un art devenu conceptuel et une action politique où les livres deviennent des biens inessentiels. Un monde gris et plat s'annonce, accentué par l'abstraction du « gender » : les relations entre les hommes et les femmes sont au bord du désastre, en pleine guerre même. La métaphore, la poésie, tout ce que le fin'amore avait compris et que Paul Éluard portait si haut, à savoir la légende magnifique qui fait de l'amour un immense chant de désir et de mystère, tout cela est indispensable si l'on veut tout simplement que le désir existe encore. L'essence de l'homme, Spinoza l'avait bien vu, est dans ce désir même : l'éteindre, en supprimant le rêve, signera la fin de toute humanité par l'abstraction devenue reine.

Cela suffit, cette grisaille et cet univers sans magie où l'on veut nous abîmer. L'imaginaire est notre pain de vie, l'eucharistie qui donne sens à tout : s'il n'est pas vrai que « *la terre est bleue est comme une orange* », il ne vaut pas la peine d'y vivre...

## 5. L'imagination au pouvoir

Dans un texte à gros bouillons lumineux, *Le dormeur éveillé*, Gaston Bachelard a eu ces mots à la frappe de diamant : « *Notre appartenance au monde des images est plus forte, plus constitutive de notre être que notre appartenance au monde des idées. Avant la pensée il y a le songe, avant les idées claires et stables, il y a les images qui brillent et qui passent. Pris dans son intégralité, l'homme est un être qui non seulement pense, mais qui d'abord imagine.* »

Génial Bachelard ! Dangereux Bachelard ! Tout cela à la fois ! Que tu as raison et que tu as tort, sur l'échelle de la vérité poétique ! Bachelard, c'est tout d'abord notre caricature, un intime en quelque sorte : tellement obnubilé par ce qu'on n'appelait pas encore les biais cognitifs, les croyances qui perturbent la connaissance scientifique, la première moitié de son œuvre est tout entière dirigée contre les images, les symboles, le règne de la poésie si l'on veut établir celui de la raison. Et puis voilà, tout d'un coup, sans prévenir, au mitan de sa vie dans une forêt obscure, le voici qui défend le rêve « *plus vrai que l'expérience* » (*La Psychanalyse du feu*). Bachelard mon frère, mon miroir : tout comme nous, comme chacun



de nous, tu mets à parts égales, mais sur deux plans que rien ne relie, la raison d'un côté et l'imaginaire de l'autre.

En même temps, le vieil Aristote et le jeune Thomas d'Aquin n'ont pas mieux fait. « Cogitative » qu'ils appelaient l'imaginaire, le pouvoir des rêves. Dans mes cours, ça claque métallique : *De anima* III.3. Intitulé peu sexy qui dit, en gros et pour faire court, que dans l'extraordinaire dispositif de notre intelligence, nos cinq sens sont montés en sauce dans un « sens commun », sorte de synthèse déjà pleine d'esprit ; et puis la mémoire enracine tout cela dans une histoire personnelle, pour que le passé ne manque pas au présent et que notre expérience de vie donne le ton de toute perception ; mais à regarder le passé, on devient une statue de sel comme la femme de Lot. Alors Aristote noue la mémoire à la cogitative, c'est-à-dire à l'imaginaire, c'est-à-dire au possible et au futur, avant même que nos forces intellectuelles ne s'en mêlent.

Bref : Athènes, one point. L'imagination a pour la première fois un rôle dans la connaissance que l'homme a du monde. Bachelard est déjà, 2 500 ans avant, un vieux de la vieille et un ronchon dépassé : chez le sage Aristote, l'imaginaire n'est pas du tout, mais alors pas du tout, une planète à côté de la raison ou de la science. Elle nourrit la raison comme une source. Le chemin est très clair et ne souffre pas de rupture : les sens alimentent le sens commun, qui se déploie en mémoire du passé et en espoir du futur, avant de progresser vers l'intelligence. Les rêves nourrissent la raison chez le précepteur d'Alexandre – qui n'aurait sans doute jamais imaginé l'Asie qu'il allait conquérir sans un maître en fantasmes comme Aristote.

Bachelard 0 – Aristote 1. La poésie n'est pas le contraire de la raison mais sa racine secrète. Un astrophysicien comme Trinh Xuan Thuan aurait-il pu écrire sinon un beau livre de science sous le titre *La mélodie secrète* ? Newton aurait-il écrit ses lois s'il n'avait été l'un des plus grands mystiques de l'univers qui soit ? Qui sait même que ce monstre sacré de la Science a prophétisé la fin du monde et sa date potentielle à partir de sa lecture de la Bible ?

Mais enfin bon, on ne va pas se la jouer. La philosophie a rarement pris au sérieux l'imagination. Même Aristote n'en fait qu'une étape sur le chemin de la raison. Une auberge pour faire étape. Je suis bon prince : je déteste Sartre, son castor et leur pédophilie notoire, mais il faut bien concéder que *L'imagination* (1936) puis *L'Imaginaire* (1940) du laideron existentialiste avaient de la gueule. Je cite : « *L'image est un certain type de conscience. L'image est un acte et non une chose. L'image est conscience de quelque chose.* » On y est. Quelque chose est dit qui ne peut plus être effacé.

Je tiens, après et avec Sartre (et ça me fait mal), que la zone imaginaire comprise entre poésie, symbole, analogie, rêves ou légendes, n'a rien d'une planète à part de notre intelligence comme le veut Bachelard ; qu'elle n'est pas une marche rapidement franchie sur la voie de la raison comme Aristote le clame. Non. L'imaginaire est même au contraire la zone moyenne qui intercède entre la réalité que nous vivons et l'idée que nous nous en faisons. J. H. Newman opposait la « connaissance notionnelle », notre raison, à la « connaissance réelle », notre intuition fondée sur notre expérience.

Je tiens et encore le fais-je avec panache, qu'il y a dans le rêve une puissance oublié, le Troisième Pouvoir : celui d'une connaissance imaginaire qui fait charnière entre nos pressentiments toujours trop pauvres et nos concepts toujours trop vides. L'imagination, ce tissu dans lequel nos métiers de l'audiovisuel découpent les grands récits où notre histoire se raconte, est bien, enfin, une faculté en soi et une connaissance du monde authentique. Rêver c'est connaître. Malebranche appelait l'imagination la « *folle du logis* ». Elle est, me semble-t-il, bien au contraire, la maîtresse-femme dont toute intelligence découle et qui



peut, sous réserve d'inventaire, souder à nouveau un monde éclaté que plus aucune logique commune ne cimente. « *La poésie est le langage premier de l'Humanité* » (Hamann).

## 6. Ce qui menace nos rêves

C'est peu connu ; mais les Lumières en France, l'Aufklärung en Allemagne, n'ont pas été un triomphe total, contrairement à ce que l'on raconte à l'école. Je ne parle même pas de cette espèce de retournement absolu de la raison voltairienne dans son image brutalement inversée : les délires du Marquis de Sade, que l'on a notée à raison (Adorno, Horkheimer).

J'évoque plutôt des choses bien moins connues - l'objection insistante, persistante, et à bien des égards prophétique, que des poètes et des mystiques ont élevée face au *sapere aude* (« ose connaître ») des Kant ou Diderot. *Somniare aude*, « ose rêver » est le rempart qu'une myriade de Louis-Claude de Saint-Martin, Hamann, Novalis, Schlegel, mais surtout Herder, ont élevé contre la raison déifiée. On a aujourd'hui oublié ce que fut le grand, l'immense combat que mena le non moins monumental Herder de la *Métacritique de critique de la raison* contre Kant. Ce fut celui de l'esprit total contre la raison seule ; ce fut celui de l'homme intégral contre le « Je pense » isolé ; ce fut celui de la langue, de l'esprit des peuples, des mythes et des légendes contre le formalisme sec d'une universelle raison épurée et abstraite de toute racine. Ce fut celui de la magie naturelle contre l'exploitation technique des ressources.

Je donne raison, définitivement, et par-delà les siècles, à Herder contre Kant et contre tous les pisse-froid de la raison calculatrice, manipulatrice, réductrice et froide : « *Ce sont les profondes sensations qui offrent les profondes connaissances, et les plus fortes passions, bien ordonnées, sont l'empreinte sensible d'une forte raison* » (Herder, *Du connaître et du sentir*). L'esprit qui sent, l'esprit qui aime, l'esprit qui imagine, l'esprit qui aime, connaît plus certainement que l'expert ratiocinant, l'énarque brillant, l'X se rengorgeant, ce qu'il en est de la vie brûlante et ce qu'il en est du pouls de l'être.

C'est pourquoi notre vivre-ensemble, notre avenir même, seront ce que les images, l'imaginaire et le monde des rêves d'aujourd'hui ouvriront comme chemins. Films, fictions, séries, théâtre, danse... tout cela, loin d'être un accessoire et un divertissement, constitue au contraire l'enjeu le plus profond de notre culture et de notre esprit.

La manière dont nous nous rêvons, la manière dont nous nous imaginons, formule notre être à venir. Il n'est pas anodin de faire passer des messages et des idées par l'imaginal ; c'est au contraire le moyen le plus décisif et le plus évident de décider d'un monde. Elles se trompent les Églises, ils se trompent les politiques, et ils sont tout à fait à côté de la plaque les intellectuels, qui méprisent l'imaginaire, l'audiovisuel, le petit monde à leurs yeux de la culture. Ce n'est pas dans les idées seules, ce n'est pas dans la raison seule, ce n'est pas dans l'intelligence que cela se passe et que cela se décide : c'est dans l'imaginaire et sa magie. Au cœur de nos métiers. Nous autres de l'audiovisuel sommes aussi importants pour la société que l'école ou que l'université. Il faut oser, *j'ose*.

Mais voilà, deux dangers menacent parallèlement le pouvoir des rêves et le règne des poètes. Deux abîmes où l'imaginaire peut se perdre.

La force de l'imaginaire est telle d'abord qu'il faut la maîtriser. Il est tellement exact, il est tellement vrai, que le pouvoir de l'image dépasse celui de la raison, qu'on l'a détournée et

qu'on l'a pervertie. Cela commence avec le neveu de Freud, Edward Bernays, qui dévoie aussitôt qu'il la comprend la force de l'imagination, l'empire inconscient des images. Il crée la propagande, le marketing, sur base de la manipulation par les images, ouvrant la porte aux pires années du XXe siècle. *L'Institute for propaganda* de Miller aux États-Unis va formuler dès les années 1920 les pires moyens de convaincre un consommateur. La propagande allemande va puiser dans les forces de l'imaginaire, inaugurant le règne de la télévision aux jeux de Berlin de 1936, organisant les impressionnantes cérémonies de Nuremberg, la force de réunir sous les mêmes faisceaux tout un peuple. Qui ne comprend pas le rôle de l'image et de l'imaginaire, et s'évertue à croire en la raison seule, ne peut qu'être débordé par l'immense perversion dont est aussi capable la magie du rêve.

*Caute !* Il faut prendre garde aux forces que l'on mobilise par l'imaginaire – comme s'il pouvait y avoir un porno « féministe » (!) ou comme si l'univers ultra-violent et sans vergogne de certains jeux vidéo était « anodin ». Voilà bien des idées d'intellectuels qui décidément n'ont rien saisi de ce que l'imaginaire peut et fait : il n'existe au monde aucun pouvoir plus élevé que celui des images et des histoires. Qui sait raconter possède tous les empires.

Le second péril est celui qu'Enki Bilal, le scénariste bien connu, a récemment dénoncé avec force dans un ouvrage d'entretiens avec A. Rivierre (*L'homme est un accident*) : la bien-pensance, qu'elle soit *woke* ou qu'elle vienne simplement de gens qui confondent la vertu et l'ennui, menace désormais. Je cite in extenso :

*« Quand je vois toutes les actions menées au nom de la cancel culture, j'ai peur. J'ai peur car je n'oublie pas que lorsqu'une dictature arrive au pouvoir, la première chose qu'elle fait, c'est d'écarter certain·e·s écrivain·e·s et artistes ou de choisir quelles sont les œuvres autorisées et quelles sont celles à éliminer. Or, ce qui est nouveau c'est que cette fois-ci, ce n'est pas nécessairement le gouvernement politique en place qui agit en ce sens, en tout cas pas en France. Ce sont certaines personnes et certaines communautés qui jouent aujourd'hui ce rôle. [...] Au rythme auquel vont les choses, je m'attends, d'ici quatre ou cinq ans, à vivre dans une société où les imaginaires seront fortement proscrits. L'imaginaire sera l'ennemi public numéro un. Il faut dire que c'est un suspect idéal puisqu'il est le garant de la liberté, du vagabondage, de l'irrévérence et de l'autonomie intellectuelle. Or, quand la volonté est celle d'un contrôle strict, voire d'une imposition coercitive d'idées ou de croyances, alors ces valeurs doivent disparaître au plus vite. En toute honnêteté, si je devais attendre le retour d'une dictature, j'aurais imaginé que celle-ci soit politique ou économique. Je me suis lamentablement trompé, c'est bel et bien une dictature culturelle qui se met en place ! »*

Fassent les temps à venir que nous n'oublions jamais, pour le meilleur et pour le pire, à quel point le métier des magiciens, notre mission de faire rêver, le pouvoir de l'imaginaire, est un pouvoir extrême.

Ils ont tort, ceux qui croient que la raison seule mène l'homme. C'est l'esprit entier, plus vaste que la raison, qui l'anime, fait de sentiment, de poésie, une intelligence qui englobe à la fois le fantasme et le concept. Voilà pourquoi d'ailleurs par définition la cybernétique a tort dès le départ quand elle pense copier l'homme par la machine. Nous ne sommes pas raison pure mais un esprit total, et dans cet esprit, ce qui compte, c'est le pouvoir des images, des histoires et la vérité des poètes tout autant que les équations des experts. Il n'y aura de salut pour le soldat raison que si on laisse la magie des rêves en prendre soin, le nourrir et l'entraîner toujours plus loin.

L'intelligence totale est celle de l'esprit, qui unit dans une noce sacrée la force de l'imaginaire et la pureté de la raison, le poème et la démonstration : le sang des siècles, dont parle le mage, et la lumière du jugement, dont s'émerveille la science.

## 7. « Plus de lumière ! »

Tout le monde sait que Goethe est mort en criant : « Plus de lumière ! ». *Mehr Licht !* Alors, pour être franc, personne ne sait s'il voulait juste qu'on ouvre les rideaux parce qu'il n'y voyait plus rien, ou s'il a été ébloui au seuil du grand passage par un faisceau de clarté extrême par où il a été ravi. Peu importe. Pour cette dernière chronique de notre petite collection consacrée à l'imagination, il m'a semblé opportun de lui piquer la réplique. Parce que cela résume à peu près tous les exemples concrets que je vais proposer ici.

Il ne suffit pas de dire que les rêves sont aussi importants dans notre projet de société que les déductions intellectuelles, l'éducation ou les expertises et la science. Tout ça est un peu abstrait. À quoi est-ce que je songe donc, quand je dis que dans la guerre des récits qui s'est ouverte, nous devons avoir les meilleurs, les plus nobles et les plus capables de porter notre imaginaire commun vers ce qui a le plus de sens et qui peut le mieux réparer notre tissu social en si piteux état ?

On me demande, je réponds. Au pif, en vrac, au kilo, tout de go, sans même réfléchir trop longtemps tant les exemples abondent et tant il suffit de se pencher pour en cueillir.

Hop, le premier qui vient. Il y a une espèce de mode persistante depuis quelques années à créer des « héros complexes », tourmentés, à la *Dexter*. Finis les gentils gentillets, les personnages « one-side », terminée la Disney-isation des récits et les polarisations faciles. Il faut montrer la face sombre des personnages, la rugosité de leur caractère. La chaîne de service public finnoise Yle en a même fait une nouvelle « spécification » officielle de ses futures fictions : « the dark side ». « *L'histoire doit nous rapprocher du mal* » (sic). Je crois que tout le monde voit bien l'idée derrière : faire tomber la statue des héros (décidément, il ne fait pas bon être statuaire ces temps-ci), « *rapprocher les personnages du public afin qu'il s'y identifie* ». Voilà voilà.

L'idée n'a rien de compliqué. C. G. Jung a depuis longtemps montré que les deux archétypes de l'ombre et de la lumière sont indispensables à notre équilibre psychique. Mauriac l'avait d'ailleurs bien appliquée, cette idée, dans *L'Agneau* jadis : un personnage sur le fil du rasoir, marchant sur ce fil entre sainteté et damnation. Mais voilà. À force de banaliser les héros, de compliquer le simple, d'enténébrer la lumière, de salir à peu près tout ce qui est beau et grand, n'a-t-on pas perdu quelque chose en passant ? Je veux dire, ce que Mauriac, lui, n'avait pas oublié dans son récit, à savoir, tout le sérieux d'une décision morale, toute la gravité d'une vie et le caractère, précisément dramatique, du combat en nous entre la clarté et la nuit.

Je pose ma première hypothèse, fondée sur ce premier exemple : et si nos héros, sans redevenir des princes et des princesses sans relief ni vie intérieure, étaient en situation de lutte, de victoire parfois, de grandeur souvent, et de plus de lumière que d'ombre ? Que le héros soit torturé est une chose ; qu'il n'y ait plus d'éclat, d'idéaux, de tout ce qui est grand et sérieux dans un combat intérieur, c'est autre chose : que nos rêves et nos récits reprennent goût à aller vers la clarté. Aurions-nous eu des Guy Môquet, des Jacques Lusseyran, des Lucie Aubrac s'il n'y avait pas, au cœur de leur imaginaire, le grand récit d'un sacrifice

possible de soi pour son pays et la liberté ? *Liberté j'écrirai ton nom* – et je dirai quels combats te méritent, quels sursauts intérieurs sont à ta hauteur. Il n'est pas tout à fait certain que, nourris à Capitaine Marleau, ils eussent donné leur vie. Et encore, ce personnage n'est pas le pire, loin de là, de ceux qui aujourd'hui nourrissent notre imaginal.

Allez hop, d'autres exemples, comme cela vient. Plutôt que d'avoir un art qui se contente de « dénoncer » et de « protester » ou de « déconstruire », si nous avons un art qui raconte *aussi* comment changer les choses et s'engager ? *Mehr Licht*. Plutôt que des récits fréquemment anxiogènes sur l'avenir environnemental (économique, technologique...), qui tétanisent nos enfants, pourquoi ne pas plus souvent raconter que le pire n'est pas certain, que, là où il y a une volonté, il y a un chemin, et mobiliser leurs énergies en donnant à y croire ? Il y a bien un journalisme constructif, pourquoi pas une fiction constructive ou un art constructif ? *Mehr Licht*. Plutôt que de nous contenter d'avoir des récits qui sont « le miroir de la société actuelle », pourquoi ne pas avoir aussi des songes, des utopies – des rêves de mieux et de meilleur ? Est-ce donc une ignominie que d'accrocher nos charrues aux étoiles ? *Mehr Licht*. Plutôt que de déployer partout où cela est possible des récits qui disent l'échec, la fêlure, le ratage, les problèmes, pourquoi ne pas réintroduire en vis-à-vis les types des héros, des génies et des saints ? *Mehr Licht*. Plutôt que de déployer la guerre des sexes et des races, pourquoi ne pas chercher dans les récits les points d'accord, les grands compromis que la justice, l'amour et la mémoire peuvent nouer ? *Mehr Licht*.

La liste est infinie, de ces récits déceptifs qui se contentent de peu, au lieu de tenir le rang qui est seul digne du rêve : celui de redonner espoir, courage et un sens. Pourquoi croit-on que les premières grandes études de sociologie des médias (Herta Herzog) ont découvert les besoins fondamentaux de *wishful-thinking* et d'*advice seeking* dans les feuillets quotidiens ? C'est un point de vue d'intellectuel en chambre que de penser la fiction comme n'étant qu'une caisse d'enregistrement de nos médiocrités, de la banalité grise et de la bassesse : c'est même, si l'on me permet le mot, une manière de perpétuer la médiocratie des âmes qui menace tant notre existence, à laquelle manque tellement le sens. Voilà ma deuxième et ultime hypothèse. Je n'en ai pas d'autre plus forte après celle-ci.

L'objection est immédiate, fulgurante : est-ce que cela veut dire que, dans la guerre des récits, nous devons opposer du « feel-good » et des « happy end » hollywoodiens à l'éclatement des visions du monde, histoire de rassembler tout le monde autour de bons sentiments ? Ce n'est pas du tout mon propos. Nous avons redécouvert, depuis les *Fleurs du mal* jusqu'à Primo Levy, en passant par Freud, l'extrême fragilité de notre condition – fragilité devenue le modèle même de notre compréhension de nous-mêmes. Elle est incontournable et les grandes histoires, telles les tragédies grecques, ne faisaient pas l'impasse sur le talon d'Achille non plus. Mais c'est précisément dans l'acharnement à se relever toujours, à viser plus haut, que commence un récit. Camus l'avait compris : « *Ce qu'on apprend au milieu des fléaux c'est qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.* » C'est dans l'entremêlement des passions et des idéaux que jaillissent les gigantomachies, les mythes, les contes et tout ce qui dans un récit nous purifie et nous guérit, nous entraîne et nous fait grandir. C'est quand une histoire nous met en demeure de changer de vie qu'elle devient éternelle. C'est quand elle devient un drame *pour nous* qu'elle commence son effet.

C'est une chose de ne pas cacher la misère et raconter la vie telle qu'elle est. Mais il y a aussi un réalisme supérieur, dont sont faits les grands songes, qui tourne vers la lumière et guide vers l'unité et l'action commune un imaginaire partagé. Il faudrait ne pas perdre de vue que nos métiers sont des métiers de magiciens aussi, et pas d'éboueurs ou de perroquets de ce

que les gens savent d'eux-mêmes. Notre mission est de fondre l'or des idées, des idéaux et d'un lien social, au creuset des luttes et des combats dont sont faits le monde et nous-mêmes. Plus de lumière ! Il faut plus de lumière dans nos récits... C'est la lumière qui est notre métier, c'est de lumière que sont faits les grands récits qui nous font sortir de la caverne. *Mehr Licht...*

**Emmanuel TOURPE**

---

Emmanuel Tourpe, 52 ans et père de 4 enfants, est le directeur de la transformation digitale et du data management à Arte. Il a occupé la direction de la programmation TV / numérique de la chaîne culturelle Arte et de la RTBF pendant presque vingt ans. Docteur habilité en philosophie, il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages et d'articles scientifiques. Il est également un conférencier international. Il exerce également des fonctions de conseil en communication, management et stratégie. Il tient une chronique bimensuelle, qui n'engage que lui et en aucun cas les différentes institutions pour lesquelles il travaille, dans *Profession Audio|Visuel* depuis octobre 2020.

---



Pour citer un extrait de cette étude, merci de préciser les mentions suivantes :  
*Emmanuel Tourpe, « Il faut sauver le soldat Raison », Profession Audio|Visuel, juillet-novembre 2021, <https://www.profession-audiovisuel.com/il-faut-sauver-le-soldat-raison/>*